

MORESCO Antonio, *La petite lumière* (Verdier 2014, 123 p. trad. Laurent Lombard) titre original : *La lucina* (Mondadori 2009)



Pour introduire cette *Lucina* comment ne pas suivre l'attitude d'Antonio Moresco quand il présente à son éditeur « sans en éventer l'histoire, ce court roman d'une centaine de pages » ? « Une histoire qui surgit d'une zone profonde de ma vie, comme une boîte noire... d'une certaine façon testamentaire ».

Oui, "court roman" qui se déroule en 30 courts chapitres numérotés de quelques pages chacun.

Au jeu de l'incipit Antonio Moresco est un maître. Le chapitre 1, qui tient en une seule page, nous donne le sujet : une énigme à résoudre par un homme qui ne veut plus rien de la vie.

*Je suis venu ici pour disparaître, dans ce hameau abandonné et désert dont je suis le seul habitant.*

Telle est la première phrase où tout est dit de ce qui anime, si l'on peut dire, le narrateur. *Je regarde le monde sur le point d'être englouti par l'obscurité ...j'ai le souffle coupé, comme si je chutais.*

Dès les premières lignes le lecteur est dans un espace sans frontière, entre l'intime et l'extime, entre le sommeil et la veille, entre la vie et la mort.

Et les dernières lignes du chapitre posent l'énigme :

*Pas un signe de vie humaine.*

*Excepté (...) chaque nuit, chaque nuit, toujours à la même heure, cette petite lumière qui s'allume soudain.*

C'est l'embarquement pour une île noire et pourtant source de clarté. Le ton est donné, dès le départ, d'un étrange polar écrit comme un poème.

Le narrateur, vieux faune désespéré, nous emmène dans sa grande traversée. Partant de *sa petite maison*, seul vestige habité d'un village abandonné et perchée sur le haut d'un ravin où la nature a tout envahi dans un mouvement irrésistible et cruel, il va vers *la petite lumière* qui brille sur la ligne de crête en face.

Il témoigne de sa *terrible solitude* dans ces ruines que recouvre à son arrivée, à la belle saison, une végétation proliférante et hostile, puis le linceul de la neige, l'hiver venu. Rien de rassurant sur terre et dans le ciel entre le vertige de la croissance végétale et celui des galaxies. *Tous continuent à mourir et à renaître et à mourir à nouveau.*

Tel un nouveau François d'Assise, cet ermite sans foi ni dieu entend la souffrance muette d'un molosse blessé et parle la langue des folles hirondelles.

Qui allume chaque soir cette petite lumière sur la crête en face, en écho avec sa grande attente ? Nous n'en aurons la révélation qu'au dernier chapitre et il nous reviendra alors en mémoire les indices semés depuis le départ par ce tragique petit Poucet . Mais il nous faudra abandonner toute exigence cartésienne pour entrer dans la solution de l'énigme et peut-être parcourir à nouveau la boucle parfaite de ce récit initiatique. *Sans éventer le secret de la boîte noire* ne pourrions-nous pas citer Freud lorsqu'il déclare que "l'enfant est le père de l'homme" ?

Derrière le miroir inévitablement infidèle d'une traduction très (trop?) respectueuse qui s'est voulue au plus près du texte - mais il faudrait un nouveau Baudelaire pour traduire ce cousin d'Edgar Poe - l'écriture d'Antonio Moresco garde un charme si puissant que le lecteur qui se laisse conduire ne ressent que la grande beauté de ce dialogue entre la mort et la vie. Pris dans une empathie pleine de tendresse il reste en suspens, incertain de devoir tout saisir de cette transe poétique.

Nicole ZUCCA  
Juin 2015